

Un projet d'exposition : l'épisode américain à Brest (1917-1919)

Du 19 septembre au 17 novembre 2014, s'est tenue dans le hall d'honneur de l'Hôtel de Ville de Brest, une exposition, « 1914-1944, Brest, Port européen », commémorant le centenaire de la Première Guerre mondiale, exposition qui retraçait les grands traits de ce que fut Brest d'un conflit à l'autre, un carrefour des nations, même situé très loin du front et des combats (fig. 1).

Ce thème de Brest, carrefour des nations, nous occupera plus précisément encore en 2017, avec une nouvelle exposition, cette fois en collaboration avec la Marine nationale et des institutions culturelles états-uniennes et labellisée par la Mission du centenaire. Elle sera centrée sur la commémoration du débarquement des troupes américaines en 1917, objet de ce propos qui synthétise des articles de recherche et constitue les linéaments de l'exposition à venir¹.



Figure 1 – Affiche annonçant l'exposition « 1914-1944, Brest, port européen » (Direction de la communication, Ville de Brest, 2014)

1. Bibliographie indicative : CLOÏTRE, Marie-Thérèse (dir.), *Histoire de Brest*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique/Université de Bretagne occidentale, 2000, p. 205-207 ; JESTIN, A., « Histoire vécue du camp américain de Pontanézec pendant la guerre de 1914-1918 », *Les cahiers de l'Iroise*, n° 64, 1969, p. 218-236 ; HÉLIAS, Claude, « Lambezellec au temps des Américains, 1917-1919 », *Les cahiers de l'Iroise*, n° 153, 1992, p. 51-57, d'après un mémoire de maîtrise soutenue à l'université de Bretagne occidentale en 1991 ; KERDONCUFF, André, « Le basket-ball, un sport centenaire », *Les cahiers de l'Iroise*, n° 170, 1996, p. 17-22 ; *Brest, un p'tit bout d'Amérique*, exposition virtuelle réalisée par le service Patrimoines de la ville de Brest, 2013.

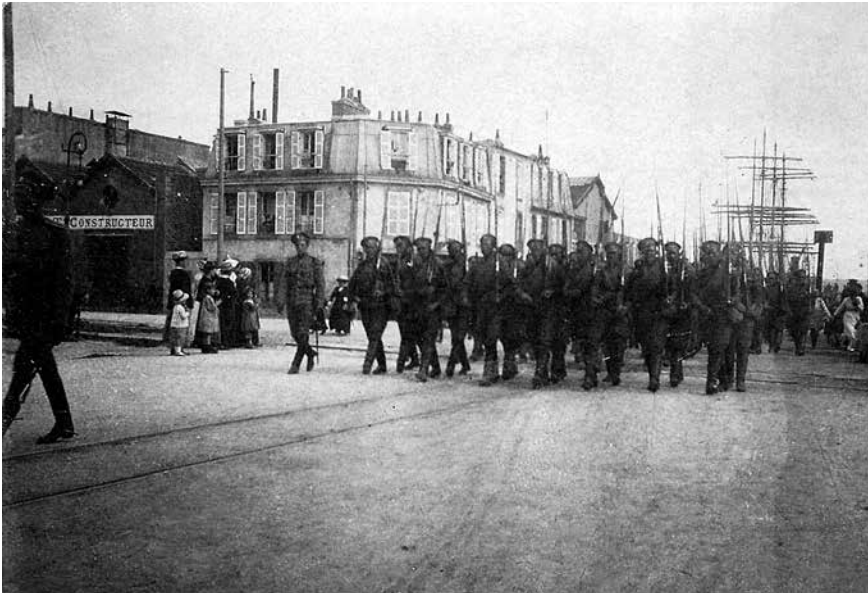


Figure 2 – Défilé de troupes russes, armées de baïonnettes, au port de commerce, le 2 août 1916 (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)

Dès 1915, Brest devient un port de débarquement pour des troupes étrangères, russes ou portugaises. Ils y transitent avant de rejoindre le front (fig. 2).

L'empire colonial est aussi mobilisé. Nombre de soldats sénégalais, malgaches, africains du Nord, annamites arrivent à Brest. Ils rejoignent le front ou sont employés dans les infrastructures militaires locales.

Mais pour Brest et ses alentours, l'épisode le plus important de la Grande Guerre est l'entrée dans le conflit des États-Unis le 6 avril 1917 et le débarquement de leurs troupes (fig. 3 et 4).

Alors que le président Wilson tient son pays hors du conflit depuis le début de la guerre, ce qui lui vaut d'ailleurs sa réélection en 1916, l'opinion publique américaine, déjà hostile à l'Allemagne après le torpillage dans la Manche du *Lusitania*, en mai 1915, puis du *Sussex*, un navire de transport de passagers, avec 480 civils américains à bord, en mars 1916, bascule lorsque des marins et des civils américains meurent victimes de la guerre sous-marine sans merci menée à partir de janvier 1917 par les Allemands contre les navires de l'Entente et ceux des navires neutres qui ravitaillent ces pays.

Après l'entrée en guerre des États-Unis, chaque port français de l'Atlantique revendique d'être le principal port de débarquement des forces américaines. Brest



Figure 3 – Soldats à bord du transporteur de troupes *Le Léviathan*, 354^e régiment, arrivant en rade de Brest (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)



Figure 4 – Arrivée à Brest des soldats, vue de leur paquetage (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)

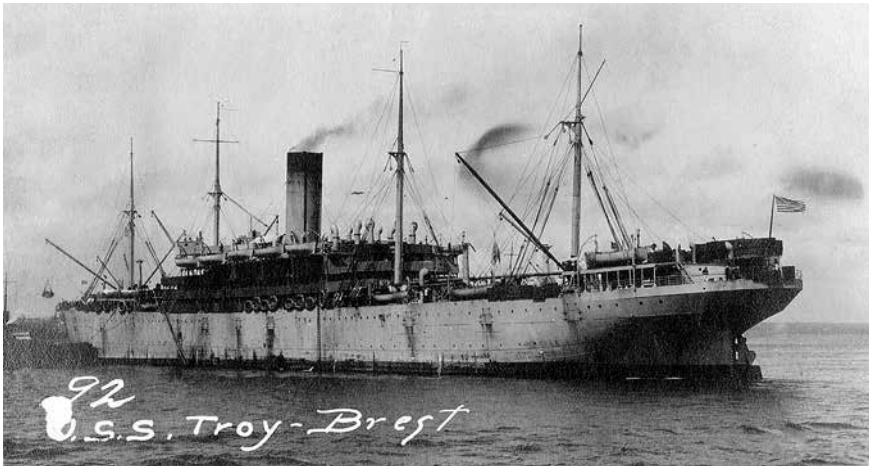


Figure 5 – Le navire transporteur de troupes *USS Troy* dans la rade de Brest (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)

n'est bien sûr pas le seul port capable d'accueillir ces troupes ; Saint-Nazaire et Bordeaux offrent des quais nombreux et outillés, mais l'accès à ces derniers étant difficile, voire impossible, aux très gros navires, le nombre d'hommes débarqués y est plus restreint. Au total, Brest accueillit 784 000 hommes, Saint-Nazaire, 178 000, et Bordeaux, 31 000. C'est le 12 novembre 1917 que les premiers navires américains accostent aux quais de Brest, avec à leur bord 12 000 *GI* (fig. 5).

Ces débarquements de troupes s'effectuent, selon la longueur des navires, au port de commerce (moins de 160 mètres), en rade-abri à Laninon (jusqu'à 120 mètres) ou en rade (au-delà de 120 mètres), et se prolongent jusqu'à la fin de la guerre. La Marine nationale y joue un rôle important dans la protection des convois mais aussi dans l'accueil et le bon acheminement des soldats.

Ce rôle prépondérant de Brest, par rapport à d'autres ports français, dans l'acheminement des hommes venus des États-Unis entre novembre 1917 et octobre 1918 fait écho au concours apporté par les flottes françaises pendant la guerre d'Indépendance, pour une bonne part parties de Brest. Le passage du président Wilson par Brest lors de sa venue en Europe (il y débarque le 13 décembre 1918 (fig. 6 et 7) et y rembarque le 29 juin 1919, après la signature du traité de Versailles) est à cet égard très symbolique.

Ces arrivées de troupes ont d'abord des conséquences sur le port de Brest. Les installations portuaires et ferroviaires du port se révélant incapables d'accueillir et d'assurer le transit de plus de 100 000 hommes par mois, en moyenne, l'agrandissement du port et de la gare est alors la première préoccupation de la logistique américaine installée, quant à elle, place du Champ-de-Bataille.

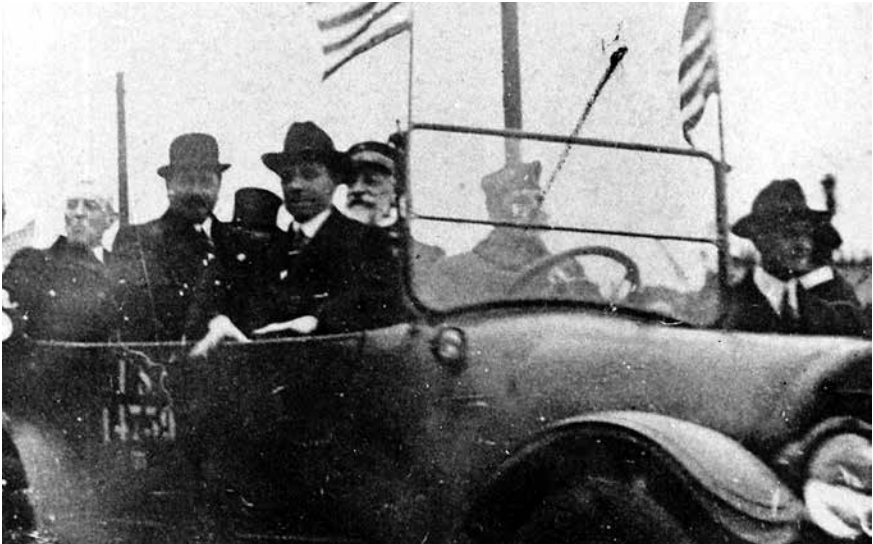


Figure 6 – Arrivée du président Wilson à Brest, le 13 décembre 1918. Il apparaît à gauche avec à ses côtés le maire de Brest Ernest Hervagault, son adjoint Jean Tigréat et le préfet maritime Frédéric Paul Moreau (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)

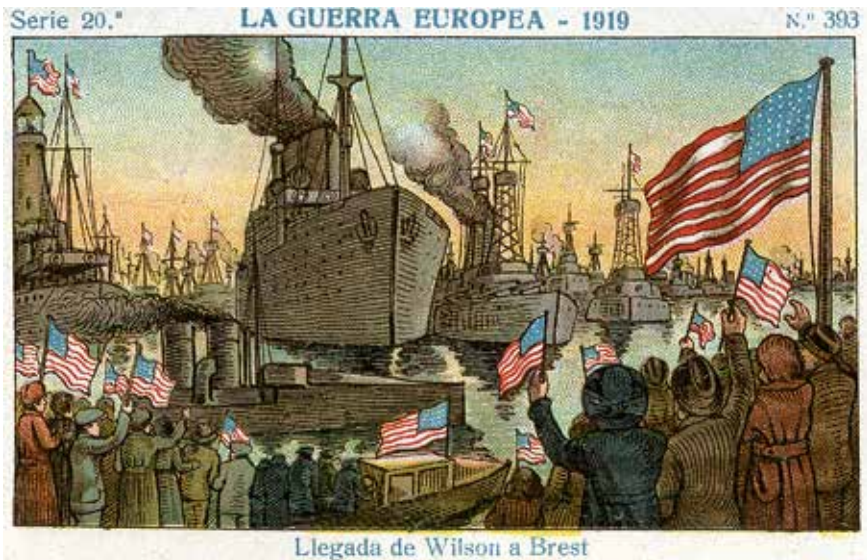


Figure 7 – Le navire du président Wilson accoste à Brest, recto d'une carte publicitaire du chocolatier A. Amalter de Barcelone (Arch. mun. et communautaires de Brest, 8 Fi)

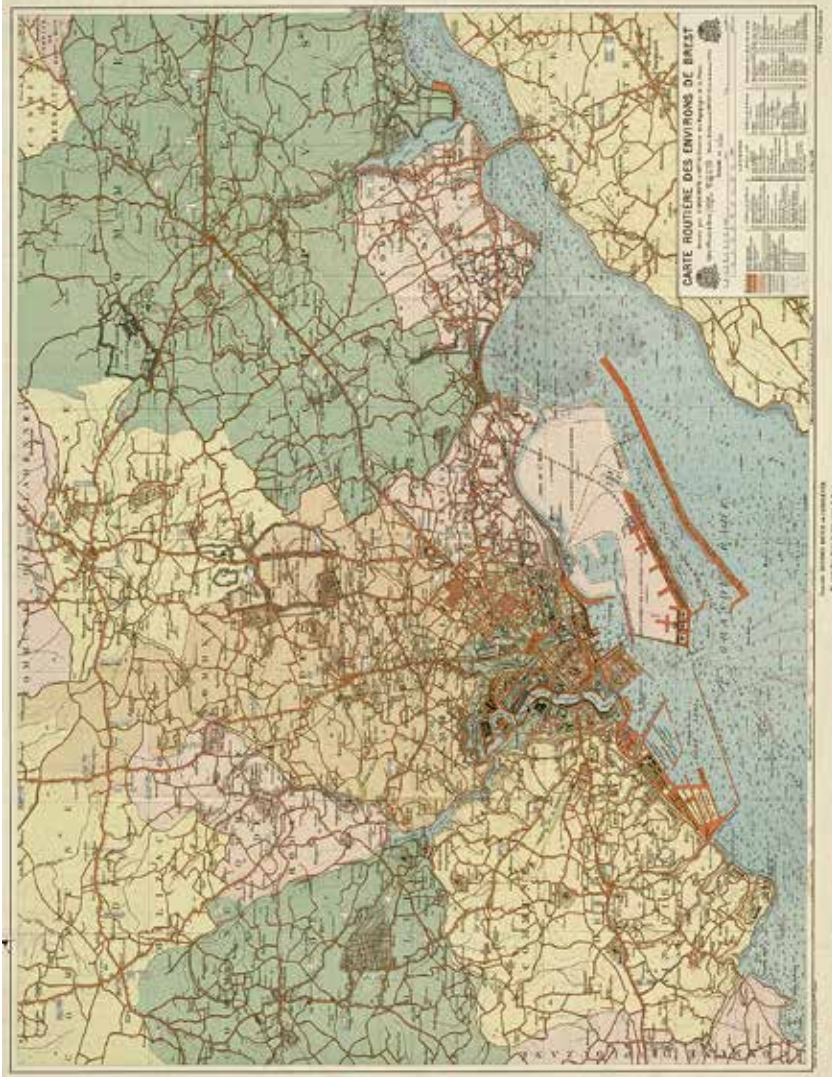


Figure 8 – Carte routière de 1919 représentant les installations américaines réalisées ou projetées à Brest ; en orange et en noir figurent les zones où les installations sont effectuées ou projetées par l'Armée américaine (Arch. mun. et communautaires de Brest, 5 Ft)

Cet agrandissement concourt à un bouleversement des infrastructures brestoises avec la construction de voies ferrées reliant le port de commerce au réseau national afin de pouvoir, dans un premier temps, acheminer ces hommes sur les cinq camps de transit qui ont été édifiés pour les héberger et leur donner un dernier complément de formation, puis de les transporter jusqu'au front (fig. 8).

Ces cinq camps sont situés :

- à Brest : à Kerigonan, où s'installent les ingénieurs ; dans les douves de la ville, non loin de la porte Foy et du port de commerce et au Bouguen, où s'installent un camp occasionnel et une prison ;
- dans les communes aux alentours : Saint-Marc où s'installe le camp Président Lincoln et Lambezellec, où un camp gigantesque de 5 300 tentes et 700 baraques est constitué à Pontanezen.

Ajoutons à cela des installations à usages plus spécifiques. À Kergaradec, une chaudière surélevée pour brûler les détritiques est construite dans un parc à répurcation. Au Relecq-Kerhuon, en juillet 1918, un hôpital est édifié pour accueillir des victimes de l'épidémie de grippe espagnole. Il fut opérationnel à partir de septembre de la même année. À Guipavas, le centre d'aérostation est renforcé et de nouveaux hangars sont installés pour recevoir les dirigeables qui assurent la sécurité du port de Brest.

Par ailleurs, les Américains modernisent les installations déjà en place à Brest et, le plus souvent, en créent de nouvelles : outre les voies ferrées au port de commerce déjà évoquées, citons : une autre voie ferrée tracée à l'intérieur du camp de Pontanezen, une station de pompage de l'eau puisée dans la rivière et une conduite d'eau à Penfeld. L'eau est purifiée dans la station de pompage de Lambezellec, à Tréornou, qui plus tard, fut transformée en piscine découverte (fig. 9). Enfin, un parking pour les automobiles et les ambulances prend place le long de la route de Paris, aujourd'hui rue Jean-Jaurès (fig. 10).

Avant d'évoquer les incidences locales de cette présence américaine, revenons, quelques instants, sur le camp de Pontanezen (fig. 11).

Ce camp est implanté sur des parcelles agricoles. Les fermiers, dont toutes les terres ont été réquisitionnées pour permettre sa réalisation, sont autorisés à faire paître leurs bêtes à certaines heures de la journée, continuant ainsi leur activité agricole, dans les espaces verts du camp, qui servent également de terrains de jeux aux soldats. Les produits agricoles se vendent aux infirmeries et à l'hôpital du camp.

Ce gigantesque camp regroupa jusqu'à 80 000 hommes, dont 13 500 chargés de son administration, des constructions, de son entretien et de sa police.

Aux régiments de *Marines* d'abord installés succèdent des régiments d'*engineers*, des soldats du Génie, expression qui prêta souvent à confusion dans la population et fit rêver certaines jeunes filles, qui croyaient que tous ces militaires étaient des « ingénieurs ».



Figure 9 – La piscine découverte de Tréornou, ancien bassin aménagé par les Américains pour leur approvisionnement en eau (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)



Figure 10 – Parc automobile, route de Paris, camions stationnés (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)



Figure 11 – Camp de Pontanezen, portail d'entrée (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)

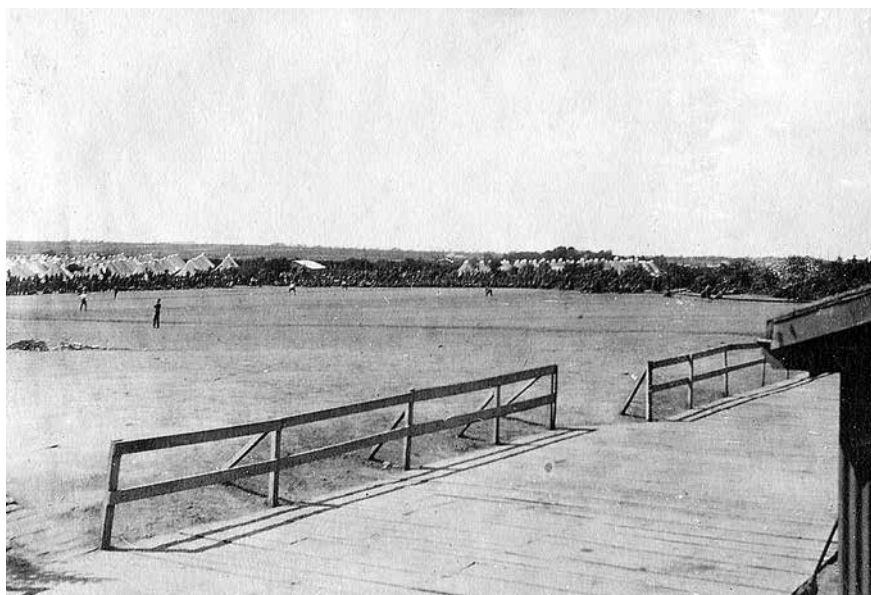


Figure 12 – Camp de Pontanezen, aire de *base-ball* (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)

Cette véritable ville, que les Américains baptisent *Ponty*, comprend des établissements de bains, une buanderie, quinze salles pour les repas, un cabinet dentaire, des cinémas. Des aires de jeux sont installées pour le *base-ball* (fig. 12), la boxe ou encore pour un sport très récent (1891), alors presque inconnu en Europe, le basket. Les soldats le pratiquent dans le camp, mais aussi à Recouvrance, rue de la Porte, dans l'ancien cinéma Rex.

Un journal est également édité pour les soldats : le *Pontanezen Duckboard* ; imprimé sur les presses de *La Dépêche de Brest*, il paraît les mercredi et samedi.

Dans le camp, la ségrégation raciale est fortement marquée : si des emplacements sont délimités pour faciliter l'organisation des services, c'est aussi pour permettre l'installation séparée des troupes noires des blanches. Les conditions de vie et d'hygiène y sont assez rudimentaires en dépit des moyens déployés.

La grippe espagnole, en octobre 1918, fait des ravages : on compte 12 000 soldats malades. De nouvelles infrastructures sont alors mises en place : nouveaux baraquements, 20 kilomètres de routes goudronnées tracées avec de larges trottoirs. L'épouillage est organisé : 4 000 hommes sont douchés à l'heure. Les tentes sont équipées de plancher, pour éviter le borbier, de lits et de poêle pour un minimum de confort des hommes (fig. 13 et 14).

Le quotidien des Brestoises et des habitants des communes limitrophes est marqué par cet épisode. Dans un premier temps, s'ouvre une période faste pour les entrepreneurs locaux. Il faut construire des baraques, divertir et nourrir ces milliers d'hommes. De 1 500 à 1 800 civils sont embauchés au camp pour le service des routes, des cuisines, du linge. Ces tâches sont toujours bien rétribuées.

Puis, au fil du temps, apparaît une face plus sombre : les prix augmentent. Les loyers flambent et se loger devient d'autant plus difficile que les propriétaires préfèrent louer aux officiers qui cherchent des appartements en ville. Les trafics prospèrent. Ils concernent principalement l'alcool dont la vente est strictement réglementée. À Gouesnou, on ne dénombre pas moins de huit bars clandestins dont la fréquentation s'accompagne de nombreuses agressions et de l'exercice de la prostitution. Il en est de même aux alentours du camp de Pontanezen. Pour ces hommes, la France est le symbole du bon vin, du cognac et du champagne, un pays de la transgression, une halte avant l'épreuve du feu.

Autre changement, la circulation automobile prend de l'ampleur avec l'arrivée des Ford, Cadillac, Harley Davidson et autres Quad. Les accidents se multiplient.

La ville s'américanise : c'est le temps du bas de soie, des poulets à la broche et du fox-trot dans les guinguettes de Saint-Marc ou de Sainte-Anne. On mâche du *chewing-gum* rebaptisé à la brestoise du « Chien-chien gomme », les cafés s'appellent la Buvette Lincoln, le Débit Wilson ou encore L'Amérique (fig. 15 et 16).

L'histoire américaine de Brest allait connaître son épilogue dans les mois qui suivent la fin de la guerre. Principal port de débarquement, Brest est également

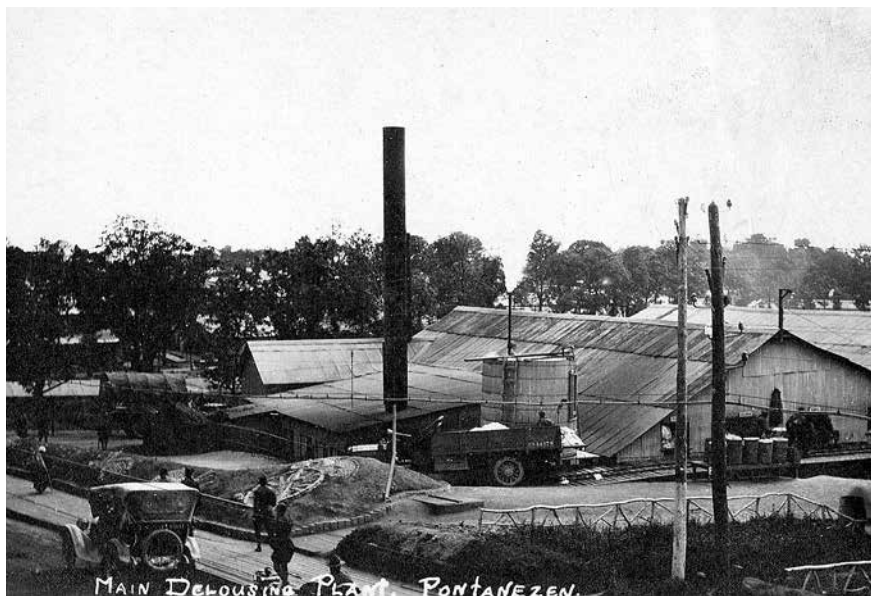


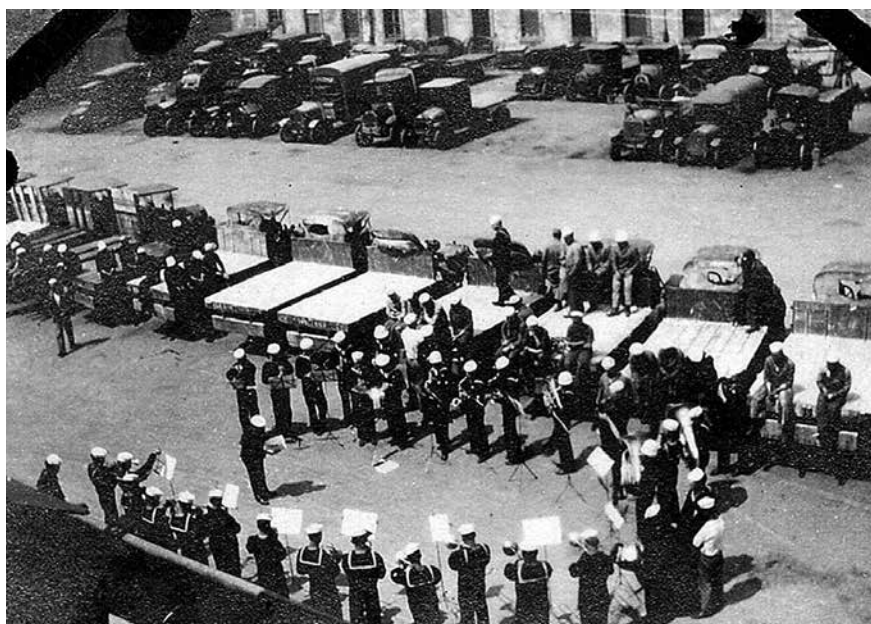
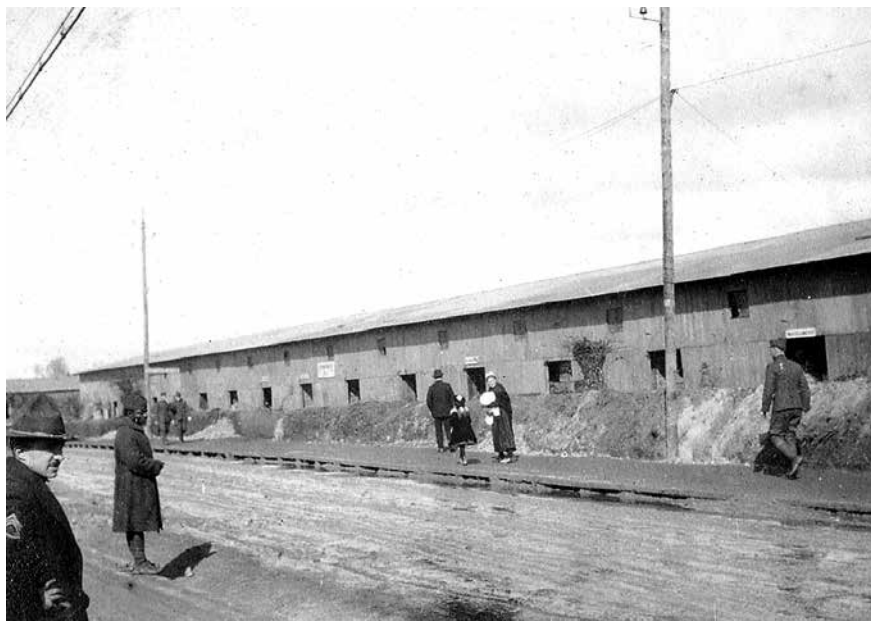
Figure 13 – Camp de Pontanezen-Baraque dédié à l'épouillage (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)



Figure 14 – Camp de Pontanezen-Caillebotis installé pour remédier à la boue du camp (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)



Figures 15 et 16 – Les Américains dans la ville (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)



Figures 17 et 18 – Soldats noirs et jazz à Brest (Arch. mun. et communautaires de Brest, 2 Fi)

en effet le port le plus important du rapatriement des troupes américaines. D'avril à novembre 1919, à raison de 100 000 hommes réembarqués par mois, ce sont 800 000 hommes qui quittent l'Europe par le port de Brest. Le dernier embarquement de troupes a lieu le 1^{er} novembre 1919 avec le départ du *Léviathan*. Le général Pershing est à son bord.

La guerre a fait naître pour le port de commerce des espoirs de renouveau. Le port avait été très actif. Mais, dès la fin du réembarquement des troupes, ces espoirs sont une nouvelle fois déçus. En 1920, un projet de ligne de paquebots entre New-York et Brest n'aboutit pas.

Deux conséquences du débarquement des forces américaines à Brest en 1917 peuvent encore être soulignées : l'implantation à Brest du basket et du jazz. La première équipe de basket brestoïse est créée à la Légion Saint-Pierre en 1919. Ce sport prend petit à petit sa place dans les patronages brestoïses. L'équipe requiert un faible effectif et le traçage du terrain peut se faire facilement dans une cour (26 x 14 mètres), alors qu'il faut bien plus de surface pour un terrain de football, une difficulté pour la ville *intra muros* de l'époque.

Quant au jazz, c'est par Brest qu'il débarque en Europe en 1917 alors que le premier disque de ce genre musical a été enregistré quelques mois plus tôt, en février 1917, à New York. Au sein de l'armée américaine, la ségrégation raciale existe toujours. La motivation des unités noires, souvent affectées à des tâches de manutention sur les docks, en est émoussée. Pour les stimuler, on fait venir des régiments dotés de fanfares. Ainsi, le 26 décembre 1917, débarque à Brest, à bord du *Pocahontas*, le 369^e régiment d'infanterie, composé exclusivement de recrues noires, dont la fanfare est menée par le lieutenant James Reese Europe, dit Jim, *jazzman* réputé dans le civil. Le genre est si nouveau que lorsque le *brass band* entame une version swingée de *La Marseillaise*, il faut, d'après les témoignages des soldats et des Brestoïses présents, huit à dix mesures aux Français pour reconnaître leur hymne national.

Un mot encore « des épouses de guerre » : on comptabilisera 393 unions avec des soldats américains sur Brest et les communes alentour (284 à Brest, 84 à Lambézellec, 14 à Saint-Marc et 11 à Saint-Pierre-Quilbignon)².

Quelles sont aujourd'hui à Brest les traces de cet épisode ?

Si la place du président Wilson, ainsi baptisée dès juin 1919, rappelle le passage du président américain, c'est bien sûr le monument américain, cours Dajot, qui en est

2. Un tout récent (2015) travail de recherche, « Brest pendant la Grande guerre, impact du conflit sur les mariages », mené par des étudiants de l'École navale, met l'accent sur ces mariages franco-américains, en utilisant et en croisant les données des registres des ouvrières embauchées à l'arsenal entre 1917 et 1919 et des registres d'état civil de Brest et de Recouvrance.



Figure 19 – Plougastel-Daoulas, bloc du monument américain, avec les sculptures du faitage (cl. Philippe Saget, 2014)

le témoignage le plus visible. Bien qu'éloigné du front, Brest est retenu pour rappeler le débarquement de forces américaines en 1917, par l'*American Battle Monuments Commission*, chargé, après le conflit, de sélectionner des lieux pour ériger des monuments commémoratifs. Construit de 1930 à 1932 par l'architecte états-unien Ralph Milman sur un terrain donné aux États-Unis, le monument fut inauguré le 12 août 1937, vingt ans après le débarquement des troupes. Sa silhouette domine toujours le port de commerce bien qu'il ait été détruit, le 4 juillet (*Independance Day*) 1941 par les troupes allemandes, selon la version officielle, qui figure sur l'inscription commémorative, plus vraisemblablement par un bombardement de la *RAF*. Il a en effet été reconstruit à l'identique par le même architecte, mais en granit rose cette fois, sur un *blockhaus* allemand et inauguré le 16 juillet 1960. Il resterait trois fragments du monument initial, sur une grève de Plougastel-Daoulas, dont un avec les sculptures qui ornaient le monument (fig. 19).

Des traces du camp de Pontanézen sont toujours visibles. Même si ce sont les baraquements de l'après Seconde Guerre mondiale qui restent dans les mémoires, il subsiste au moins deux baraques datant du camp de *Ponta* : l'une à Keranquerre à Saint-Pierre, l'autre sur la côte nord dans les abers, à Porspoder. Quant à l'infirmerie du camp, elle se trouve au centre de ce qui est aujourd'hui la caserne de gendarmerie Buquet, près de la prison de l'Hermitage.

Les traces archivistiques ne manquent pas avec, en particulier, les registres d'inhumation du cimetière de Kerfautras. Conservés aux Archives municipales et communautaires, ils gardent la trace émouvante des décès de ces soldats, morts loin de leur patrie. Des décès par accident, mais aussi par maladie. La grippe espagnole n'a effectivement pas épargné les contingents de soldats entre 1918 et 1919. En octobre 1918, on comptabilise 550 militaires décédés, 1 600 en mai 1919. Les corps ont été rapatriés depuis.

Enfin, la Cinémathèque de Bretagne a mené un travail de repérage des sources filmées aux Archives nationales américaines et conserve des copies de ces films dans ses collections.

Cette communication n'a pas la prétention de l'exhaustivité. Il faudrait aussi évoquer la cohabitation des Brestois et des Brestoises avec les troupes américaines, l'opinion publique vis-à-vis de cette présence étrangère massive et son évolution durant les deux ans de sa présence³ ou encore la pratique du jazz par les Brestois et la création de clubs. Les recherches qui seront entreprises pour l'exposition à venir nous permettront de mieux cerner, je l'espère, ce sujet finalement connu superficiellement dans l'histoire de Brest.

Christine BERTHOU-BALLOT
Responsable du service Patrimoine de la Ville de Brest

Remerciements au service Patrimoines de la Ville de Brest qui m'a permis de bénéficier de ses premières recherches sur le sujet pour l'exposition à venir.

RÉSUMÉ

À partir d'août 1917, Brest devient la tête de pont du débarquement des forces américaines qui s'engagent dans le premier conflit mondial. Près de 900 000 hommes transitent par Brest et les dernières troupes sont rapatriées en novembre 1919. La ville et le quotidien de ses habitants sont marqués durablement par cet événement qui marque aussi la France : c'est, par exemple, l'arrivée du jazz par Brest avec les soldats noirs américains, ainsi que du basket. Son urbanisme s'en trouve également marqué : infrastructures portuaires, routières, ferroviaires, sanitaires, camps de transit. Des traces subsistent encore dans la ville et aux alentours, certaines, discrètes comme les baraquements ou les restes d'installations techniques, d'autres plus visibles comme le Monument américain, construit sur le cours Dajot, dominant le port.

3. Cf. BASSET, Hervé, *L'opinion publique et la guerre : Brest 1914-1918*, dactyl., DEA d'histoire, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1993.